**Parcours « Alchimie poétique : la boue et l'or »**

**Ponge, « Ode inachevée à la boue »**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée.  Notre esprit la honnit1, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas.  C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !  Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.  De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs2 !  Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !  Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux3 trop roué4 de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle5 à son gué6 opiniâtre7 la constance et la liberté guident nos pas  [...]  Assurément, si j'étais poète, je pourrais (on l'a vu) parler des lassos, du lierre des lutteurs couchés de la boue. Ainsi sécherait-elle alors, dans mon livre, comme elle sèche sur le chemin, en l'état plastique8 où le dernier embourbé la laisse...  Mais comme je tiens à elle beaucoup plus qu'à mon poème, eh bien, je veux lui laisser sa chance, et ne pas trop la transférer aux mots. Car elle est ennemie des formes et se tient à la frontière du non-plastique8. Elle veut nous tenter aux formes, puis enfin nous en décourager. Ainsi soit-il ! Et je ne saurais donc en écrire, qu'au mieux, à sa gloire, à sa honte, une ode diligemment9 inachevée... |

**Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extraits), *Pièces*, 1962**

1. la désigne comme méprisable et condamnable

2. ceux qui critiquent

3. mélange de terre et de débris organiques

4. terme polysémique : parcouru par les roues ; en général : soumis au supplice médiéval de la roue ; digne d’être roué, c’est-à-dire rusé, malhonnête

5. oiseau des marais, de la famille des canards ; cette sarcelle donnera le sujet de tout un poème

6. endroit peu profond d’un cours d’eau (cf. passage à gué)

7. entêtée

8. sens précis scientifique (selon sa teneur en eau, un sol sensible à l'eau peut se présenter sous trois états : état solide, état plastique, état liquide) ? Au sens poétique…

9. Avec diligence, soin, application ; avec rapidité

**Explication linéaire, sous la forme de notes**

**▷ à mettre en forme pour l’oral des EAF - D’abord le commentaire, après la citation**

***Élaboration collective – Merci aux collègues qui ont contribué***

**https://www.persee.fr/doc/item\_1167-5101\_1998\_num\_12\_1\_1103**

**Présentation succincte de l’auteur et de l’œuvre**

Ponge a été confronté jeune à ce qu'il appelle « le drame de l'expression » (par ex, il est plusieurs fois recalé car resté muet à l'oral ses examens). Il est un poète moderne en ce qu'il constate l'impuissance, l'insuffisance des mots. Pour lui, le poète doit modifier le langage, donc le maîtriser, et commencer par dire le plus simple. Il s'attache donc à écrire des « définitions descriptions » des objets les plus simples qui nous entourent (le cageot, l'huître, le pain...).

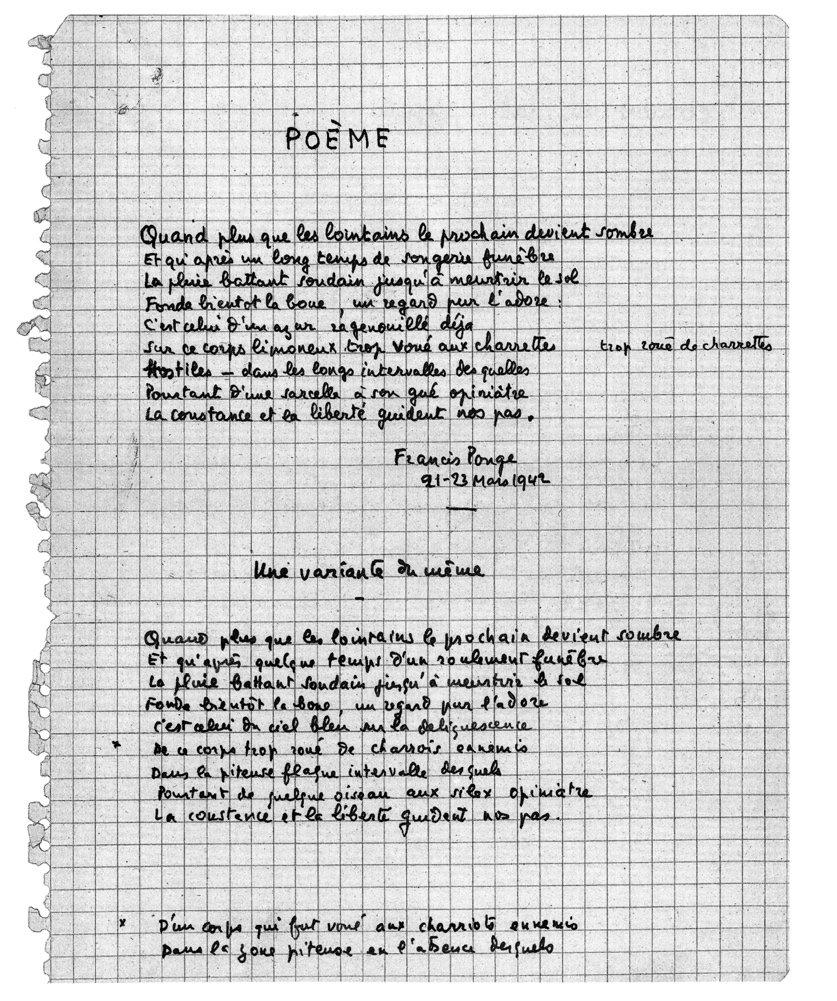
Selon lui, un poème essaie d'établir des liens entre l'objet d'un côté et le mot de l'autre - ce que Ponge appelle « fonder (le mot) en réalité » : il décrit par exemple la forme donnée au mot par les lettres qui le composent (ex : « Le Gymnaste »)

Ponge, qui a longtemps fréquenté les surréalistes (sans en faire partie), essaie, dans *Le Parti pris des choses*, de souligner la part irrationnelle du réel au moyen de calembours, d'allitérations, de permutations de lettres (ex : « cageot – cachot / savon – savoir), d'analogies, d'associations d'idées.

Pour lui, l'activité poétique est liée à la surprise qu'elle parvient à créer devant un objet pourtant connu (il nomme "objeu" cette relation particulière à l'objet). Il énonce ainsi son intention : « En revenir toujours à l'objet lui-même, à ce qu'il a de brut, de *différent ».*

Il revendique d'ailleurs ne pas être poète : « Le *jour où l'on voudra bien admettre comme sincère et vraie la déclaration que je fais à tout bout de champ que je ne me veux pas poète, que j'utilise le magma poétique mais pour m'en débarrasser, que je tends plutôt à la conviction qu'aux charmes, qu'il s'agit pour moi d'aboutir à des formules claires, et impersonnelles, on me fera bien plaisir, on s'épargnera bien des discussions oiseuses à mon sujet»,* écrit-il dans  *Proêmes.*

Pour lui, un poème n'est jamais fini : peut-être est-ce l'explication du participe passé « inachevée » dans le titre de ce texte.



**Introduction**

Francis Ponge est un poète qui côtoie tous les courants artistiques du XXe siècle, mais dont le projet poétique est singulier : évoquer les réalités banales, les objets du quotidien en en offrant une autre vision, en les poétisant, leur conférant une beauté nouvelle. C’est ce qu’il a fait en 1942 dans son recueil le plus connu : *Le parti pris des Choses*, au titre éloquent.

Les objets sortent ainsi de leur banalité quotidienne grâce aux mots dotés de propriétés nouvelles, recréant les choses au-delà des stéréotypes.

Ici, dans des extraits du poème en prose «Ode inachevée à la boue », publié dans le recueil *Pièces* en 1962, mais écrit en 1942, il s'empare d'un genre poétique antique, l'ode, afin de faire l'éloge d'un élément insignifiant, voire méprisé de la vie quotidienne, la boue. A l’occasion de la remise en question des stéréotypes sur la boue, il interroge, dans une mise en abyme, l’écriture poétique dont, pétrie, elle devient la métaphore :

(NB : extraits : début et fin ; poème entier en annexe)

**Lecture (…)**

**Problématique :**

Comment ce poème propose-t-il un éloge paradoxal de la boue qui suggère une réflexion sur l’écriture poétique ?

**Composition formelle :**

(Début et fin d’un) poème en prose, mais dont le titre contient le terme désignant un poème issu de la tradition antique

**Le titre : « Ode inachevée à la boue »,** titre paradoxal et énigmatique

**⬩ «**Ode » (1488 ◁ bas latin *oda*, (◁ grec ὠδή = chant)

- Dans la littérature grecque, une ode est un poème lyrique destiné à être chanté ou dit avec accompagnement de musique (généralement composé en 7 strophes de 5 vers en décasyllabes. Par extension, une ode est un poème célébrant un personnage ou un événement.

Poètes antiques célèbres pour ce type de poème :

- en Grèce, Sappho, Pindare

- à Rome, Horace (imitant les lyriques grecs)

▷ au XVIème siècle (Renaissance) Ronsard, appliquant le programme fixé par la Pléiade dans la *Défense et illustration de la langue française*, introduit ce terme dans la langue française avec ses *Odes*

▷ au XIXème siècle, Victor Hugo : *Odes et Ballades* (1828)

▷ Au début du XXe siècle, renouveau du genre via Paul Claudel, *Cinq Grandes Odes* (1910)

⬩ « Ode » / « boue » : rapprochement insolite 🢥 paradoxe ⭢ éloge d'une matière au mieux insignifiante, au pire répugnante, liée à la saleté, l’ignominie (dans une connotation morale)

« Inachevée » : paradoxe dans ce genre de poème qui vise à s'approcher de la perfection, lié à la conception poétique de Ponge qui considérait qu'un poème n'était jamais fini. Peut-être aussi le lecteur est-il censé participer à la création du poème par son interprétation.

**Plan de l’extrait** :

1° mouvement (l. 1 à 6) = Un éloge paradoxal

2° mouvement (l. 7 à 14) = Déclaration d’amour du poète, célébration de la beauté de la boue

[…] cf. texte intégral

3° mouvement = (l.15 à 23) : refus ironique des formes achevées, qu’elles soient matérielles ou poétiques)

**1° mouvement (l. 1 à 6) = Un éloge paradoxal**

**⬧ l.1 :**

**« La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée ».**

- La première phrase énonce tout de suite avec un présent de vérité générale à valeur gnomique ayant pour sujet *La boue*, un paradoxe, une antithèse d’emblée déconcertante, provocatrice, opposant « plaît » et « méprisée », et le poète, « cœur noble » au reste du monde, au vulgaire : la boue « plaît aux cœurs nobles », ce que serait donc le poète, « parce que constamment méprisée » : le poète aime justement, par principe, ce qui est délaissé, mal considéré, ce qui fait de lui un être à part. La simplicité de cet élément paradoxalement valorisé est illustrée par la concision de la formulation (ellipse de *elle est* = « parce qu’*elle est* constamment méprisée »). L’adverbe hyperbolique « constamment » suggère la position du plus grand nombre, le vulgaire, par opposition aux rares « cœurs nobles ». La conjonction de subordination à valeur causale « parce que » annonce une explication : « constamment méprisée » qui, en fait, renforce le paradoxe.

**⬩ l.2-3 :**

**« Notre esprit la honnit1, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas ».**

Cette réflexion développe l’aversion générale à l’égard de la boue

L’énonciation privilégie la 1ère personne du pluriel incluant le poète, avec le déterminant possessif : « Notre », « nos », « nos » qui se transforme ensuite (l.3) en pronom indéfini : « on » ⭢ l’humain ▷: prise de distance, expression du préjugé général

- cette aversion pour la boue est caractérisée dans deux propositions juxtaposées à la syntaxe symétrique qui s’intéressent à son sens figuré puis à son sens propre, dans une mise en opposition :

Sens figuré, connotation morale : « Notre esprit la honnit (honnir : Couvrir de honte, blâmer, langage recherché, élégant) »

Sens propre : matière qui crée de l’embarras, obstacle, pollution pour l’homme : « nos pieds et nos roues l'écrasent » (NB : bivalence, sens propre et figuré du verbe « écrasent » = la cause est aussi la marque concrète du mépris)

- les sujets des verbes sont d’abord relatifs à l’humain : « esprit » ▷ corps (« pieds ») puis dérivent à l’accessoire (« roues ») – 🡪 cela bafoue la boue personnifiée, présente en position objet : « la ».

Rappel du projet poétique de Ponge : s’intéresser à l’objet (à la fois chose et fonction dans la phrase), restituer / donner à l’objet sa valeur contre la vision dépréciative de l’objet. La boue est COD sous la forme du pronom « la/l’ », forme minimale qui suggère le mépris dont le poète énumère les causes et les conséquences.

De COD, la boue devient sujet (« elle ») 🡪 Expression de la cause de cette aversion = méfaits de la boue, ou alors réponse qu’elle oppose aux attaques : « Elle rend la marche difficile et elle salit ».

La conséquence, qui commence par le présentatif « voilà ce qu’**on** ne lui pardonne pas ».

**⬩ l.4 à 6 :**

**C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !**

Dans un alexandrin blanc, « C’est de la boue ! dit-on des gens qu’on abomine » : discours direct qui reprend les préjugés proférés à l’encontre de la boue dans son sens figuré. Lexique moral. Boue ici constamment personnifiée ce qui permettra la déclaration d’amour qui va suivre (l.7).

Anaphore du pronom indéfini « on » qui caractérise toujours la société, le plus grand nombre, le vulgaire.

🢣 « on » se sert de son nom pour exprimer le mépris qu’on porte aux hommes ou aux choses

- Le propos exclamatif est rapporté au mode direct *ex abrupto* sans marques typographiques, suivi de l’incise « dit-on » reprenant le pronom « on » ; « on » à l’égard duquel le poète prend clairement de la distance en formulant des reproches de malfaisance et d’indifférence : « Sans souci ». « On » traîne la boue dans la boue, la boue est alors en position de victime.

- Ponge prend position pour elle dans un plaidoyer par des hyperboles, il renverse la position sujet / objet : quand « on » utilise le nom « boue » comme une insulte, c’est la boue elle-même qu’« on » humilie 🡪 champ lexical de l’humiliation et de la malfaisance : « honte » « humiliation » « tort », inscrits dans la durée : « constante », locution adverbiale définitive « à jamais »

Dans les trois dernières phrases, elliptiques, interrogative puis exclamative, le poète n'adopte pas un ton froid ou objectif mais montre son émoi, comme le dévoilent l'emploi des **phrases nominales** (« sans souci de la honte » et « cette atroce persévérance »), les phrases exclamatives, et la **gradation** « honte », « tort », « humiliation ». L’anaphore expressive du déterminant démonstratif « Cette » à valeur déictique et dévalorisante suggère le dégoût de Ponge non pour la boue, mais pour l’attitude méprisante qu’on lui porte. La présence d'une question rhétorique (« qui la mériterait ? »), la répétition du COD (« cette constante humiliation, qui la …), et l’exclamative hyperbolique elliptique « Cette atroce persévérance ! » poursuivent la défense de la boue comme victime innocente et font du passage d'un réquisitoire : le poète est profondément investi dans sa défense de la boue (l’un des nombreux titres envisagés est *Plaidoirie au procès de la boue*) et l’attaque de ses contempteurs.

**2° mouvement (l. 7 à 14) = Déclaration d’amour du poète, célébration de la beauté de la boue**

**⬩ l.7-8 :**

**Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.**

**De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs2 !**

Après avoir dressé la liste des raisons pour lesquelles la boue est méprisée, le poète va maintenant en faire l'éloge. Changement de la situation d’énonciation : Ponge a personnifié la boue en lui prêtant des sentiments humains, il s’adresse directement à elle, comme dans l’ode traditionnelle = poème lyrique. En effet, de l’indéfini « on », on passe au pronom de 1° personne «  je » ⭢ le poète désormais parle en son nom. Il s’investit dans le » je » lyrique.

L’interlocutrice explicite, c’est la boue, apostrophée en début de phrase avec la majuscule soulignant la personnification : « Boue » + 2ème personne du singulier : pronom personnel élidé X 2 (« t' ») en COD du verbe « aime ». C’est donc une déclaration d’amour qui lui est faite « Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient », proférée dans un alexandrin blanc qui poursuit le paradoxe de la L1.

Cette prise de parti paradoxale, qui place le poète comme un être à part, celui qui prend le « parti-pris des choses », qui les considère d'un autre œil, est soulignée par la rhétorique : ce deuxième mouvement commence en effet par une anadiplose et un chiasme « méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris » : cette figure incarne le renversement qu'il va opérer. Il aime justement ce qui est méprisé : la formule rappelle le poème de Hugo « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie parce qu'on les hait. ». L’insistance sur ce mépris du « on » opposé à l’amour du poète est soulignée dans le polyptote : « mépris » (« constamment méprisée » l.1)

C'est une vraie profession de foi poétique qui suggère une mise en abyme et donc la visée autotélique de l’extrait ; en effet, à la ligne suivante, dans une phrase exclamative, le poète, avec la reprise de l’apostrophe et l’impératif de 2° personne, exhorte la boue à « jailli[r] » « de [son] écrit ». Le déterminant possessif « mon écrit » oppose le poète à l’indéfini « on » = « tes détracteurs ».

On apprécie le jeu de mot : « boue au sens propre » alors qu’il a insisté sur sa saleté jusqu'à présent, expression suggérant la matière même de la boue pour « salir » « la face », après les pieds (« la marche » l.3) ; en même temps et paradoxalement, idée de propreté. Le jaillissement peut symboliser une élévation morale et le pouvoir de rébellion rendu possible par la poésie : « de mon écrit », qui donne vie à la boue.

Rappelons-nous que, pour Francis Ponge, l'écriture est un « objeu »... L'écriture permet-elle de transformer la boue ? En tous cas le texte lui-même est un défi lancé à ceux qui détestent la boue... ou l'écriture de Ponge qui se pose en justicier, avec virulence (hyperboles, nombreux points d'exclamation).

*\* anadiplose (une) : figure de style consistant à la reprise en début de proposition du même mot situé en fin de la proposition précédente ; l’inverse est l’épanadiplose.*

*Figures d’insistance, l’anadiplose et l’épanadiplose créent aussi des jeux mélodiques*

Après la déclaration et l’exhortation, la célébration…

**⬧ l. 9 :**

**Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !**

La phrase suivante évoque la naissance de la boue, ou plutôt ce que Ponge évoque sa « fondation ». Le verbe « fonder » est répété deux fois dans le paragraphe. Affirmation, toujours paradoxale, de sa beauté dans une phrase exclamative à la 2ème personne : pronom sujet « Tu » en exergue + pronom COD « te » + déterminant possessif « tes ». Cette célébration de la beauté reprend ironiquement des *topoi* du discours amoureux : Je t'aime, tu es si belle…= formule lyrique conventionnelle « Tu es si belle » renforcée par l’adverbe intensif « si ».

C’est la célébration de la beauté de la boue « après l’orage » qui la « fonde » = crée de la beauté. C’est marqué dans une métaphore étonnante, un GN insolite pour caractériser la boue et ses attributs ; poétique aussi musicale :  « belle » et « bleues » offrent un rapprochement sonore entre le début et la fin du vers. Les « ailes » de l’oiseau, aériennes et leur couleur (« bleues ») sont d’habitude opposées à l’idée de boue, profondément matérielle et terrienne ⭢ métamorphose due à l’orage et « la pluie battante ». Les ailes, la couleur bleue évoquent les oiseaux et le ciel. Celui-ci se reflète-t-il dans la flaque d'eau qu'est la boue à l'origine ? Cette image est en tout cas paradoxale : le poète nous pousse à voir le ciel en regardant vers le bas : c'est un autre regard qu'il nous permet de porter sur les choses, une autre posture qu'il nous pousse à adopter pour voir le monde autrement, poétiquement.

🡪 Métamorphose par l’eau et par les mots du poème qui transfigurent la boue.

Ce champ lexical de la beauté associée à la légèreté et la pureté, ces « ailes bleues », annoncent les « regard pur », l’« azur » de la phrase suivante ⭠ insistance sonore : l.10 allitérations [l] 🡪 La poésie permet l’élévation spirituelle qui rappelle le symbolisme de Baudelaire ou Verlaine : idée renforcée ensuite, puis prise à rebours (élévation de la boue # azur agenouillé).

**⬧ l.10-14**. = longue phrase complexe (cf. Q de grammaire pour la 1ère partie) très hermétique :

**Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux3 trop roué4 de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle5 à son gué6 opiniâtre7 la constance et la liberté guident nos pas** (***Comprendre****: « dans les longs intervalles des charrettes hostiles, la constance et la liberté d'une sarcelle, opiniâtre à son gué, guident nos pas »*)

Évocation dans une phrase périodique très musicale d’une scène qui met en scène poétiquement la métamorphose de la terre en boue grâce à l’orage. Ponge célèbre alors la beauté́ de la boue qui surgit après la pluie.

Dans une proposition subordonnée circonstancielle de temps, évocation de l’arrivée progressive de l’orage « les lointains » ▷ « le prochain » et l’assombrissement progressif du décor : « devient sombre ».

C’est souligné par des échos lexicaux et sonores, la multiplication des nasales : « lointains » // « long temps » ; « sombre » 🡪 association d’idées 🡪 « songerie funèbre » 🡪 mort.

L’orage est associé à la « songerie funèbre » : qui songe ? les humains angoissés par cette arrivée de l’orage ? ou « la pluie » personnifiée ? Souvenir baudelairien, l’un des 4 « Spleen » : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle… ».

Le participe présent « battant » (épithète détachée sans virgule), traditionnellement et banalement associé à la pluie (pluie battante) se recharge de violence volontaire associé à « meurtrir » qui personnifie aussi « le sol » ⭠ insistance sonore en bilabiales occlusives [p, b, m] l.10 à 12.

« La pluie », sujet du verbe « fonde », est montrée comme la créatrice de la boue : processus montré comme rapide par les adverbes « soudain » « bientôt ». Cette description change de la perception romantique de la pluie comme un élément, reflet de la mélancolie du poète.

La boue devient alors objet d’adoration : « un regard pur l'adore » « l'azur agenouillé » ⭢ divinisation par analogie avec l’acte de création divine ? Toujours poésie musicale : assonances [y]

Mais renversement des valeurs presque blasphématoire : le sublime, grâce à la boue, est sur terre et non dans les cieux : ici c’est le ciel (« l’azur ») qui « s’agenouill(e)» (position de Ponge à l’égard de la religion, à préciser. Apparaît plutôt comme un matérialiste) en adoration « sur ce corps limoneux » : alliance de mot qui poursuit la personnification de la boue.

L’« azur agenouillé déjà sur ce corps » concrétise donc l’image inspirée par la mythologie chrétienne. L’eau rend à la boue son élasticité́, sa plasticité, et permet de lui imprimer de nouvelles formes, à l’instar du premier homme qui fut créé par Dieu en modelant de l’argile (boue) ce qui renvoie au *corps limoneux*.

Fin de la phrase particulièrement hermétique : ***Comprendre****: « dans les longs intervalles des charrettes hostiles, la constance et la liberté d'une sarcelle, opiniâtre à son gué, guident nos pas ».*

Ce corps est « trop roué de charrettes hostiles » : retour à la confusion entre la matière et l’humain ; le sol boueux est lacéré par les roues des charrettes comme un corps humain serait soumis à la torture de la roue ; image rustique peut-être en écho à l’époque médiévale (paysannerie, supplice de la roue ; cf. *supra* dans le poème le terme « elle ne lâcherait pas mes chausses ») + étymologie latine de l’adjectif en hypallage : « hostile » (*hostis* = l’ennemi lors d’une guerre) 🡪 images de violence, souffrance, mort.

- « de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles » : valeur du tiret unique ? Signe typographique des « intervalles » qui seraient le signe et le symbole de l’espace-temps entre deux passages de « charrette », qui suggérerait l’espace-temps entre l’époque médiévale évoquée et l’aujourd’hui de Ponge ?

Mais un autre éclairage, plus lumineux, est annoncé par l’adverbe adversatif « pourtant ».

Notons l’antéposition du complément du nom (« d'une sarcelle à son gué opiniâtre ») poétique et antique (// ordre des mots en grec et en latin) qui retarde et met en valeur en fin de phrase l’élan positif : « la constance et la liberté guident nos pas. »

⭢ clin d’œil au *Chant du départ* ou *Hymne à la liberté* \* :

« La victoire en chantant / Nous ouvre la barrière / La Liberté guide nos pas »

On a pu ainsi penser à une interprétation historique et politique vu le contexte d’écriture : les charrettes s’appliqueraient à l’occupant allemand dans la France de 1942 d’où le titre de « Sombre période » dans *Poésie 42*.

Dans une interprétation métapoétique, l’on peut y voir l'évocation de la souffrance d’écrire, mais aussi la présence d'un regard différent, neuf : celui du poète qui, après un temps de latence (la durée est évoquée par l'adjectif « long », répété deux fois), trouve enfin l’inspiration dans les choses les moins prestigieuses. « Nos pas » : la démarche du poète et du lecteur doivent s'inspirer de celle d'un canard : boiteuse, donc maladroite ou hésitante, comme la construction alambiquée de la phrase, mais qui fait preuve de liberté et d'endurance et qui, cherchant un moyen d'utiliser le monde qui l'entoure comme un matériau, aboutit à la victoire. Créée par l'orage qui la « fonde » (et la fond, en rendant le sol semi-liquide), la boue devient la matière primordiale de la création dans un cycle constamment recommencé entre la souffrance liée à l'acte d'écriture et l’élan vers la liberté pour « nous ».

*\* Le « Chant du départ » est un chant révolutionnaire, écrit par Étienne Nicolas Méhul (musique) et Marie-Joseph Chénier (paroles) en 1794. Cet « hymne » a été d’abord exécuté à Fleurus (alors dans les Pays-Bas autrichiens, aujourd’hui en Belgique) pour célébrer la victoire de la France sur les coalisés (Royaume-Uni, Saint-Empire et Hanovre), puis le 14 juillet 1794, à la demande du Comité de salut public pour célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille, et lors de la Première Guerre mondiale pour exalter les soldats partant au front lors de la mobilisation.*

***[… Cœur du poème, à consulter en annexe]***

**3° mouvement = (l.15 à 23) : refus ironique des formes achevées, qu’elles soient matérielles ou poétiques**

**⬧ l.16 à 18 :**

**Assurément, si j'étais poète, je pourrais (on l'a vu) parler des lassos, du lierre des lutteurs couchés de la boue. Ainsi sécherait-elle alors, dans mon livre, comme elle sèche sur le chemin, en l'état plastique8 où le dernier embourbé la laisse...**

***Allusion à un paragraphe tronqué du poème : «****Plus elle vieillit, plus elle devient collante et tenace. Si vous empiétez son domaine, elle ne vous lâche plus. Il y a en elle comme des lutteurs cachés, couchés par terre, qui agrippent vos jambes ; comme des pièges élastiques ; comme des lassos ».*

Affirmation catégorique encore très ambiguë qui débute par l’adverbe hyperbolique « assurément ».

- 1ère phrase conditionnelle à l’irréel du présent (proposition subordonnée : si + imparfait ; proposition principale au conditionnel présent) « si j'étais poète, je pourrais » ; paradoxe, ironie ( ?) ⭢ Cet emploi laisse supposer (modalisateur renforcé par l’emploi de l’adverbe *Assurément* en exergue) qu’il ne l’est pas, poète ; refus d’être « poète » au sens traditionnel ; Ponge récuse ici les formes et les étiquettes, même pour lui.

Pourtant il convoque nombre d’images poétiques :

⭠ parenthèse « (on l’a vu) » = allusion à son propre poème, cf. en amont : « Il y a en elle comme des lutteurs cachés, couchés par terre, qui agrippent vos jambes ; comme des pièges élastiques ; comme des lassos » + emprunt à un autre moment du texte : « C'est comme un lierre minéral. »

⭢ autocitation // autodérision, par une formulation devenue plus hermétique, qui peut aussi évoquer une autre réalité, plus antique : les gladiateurs vaincus / couronnés

(notons l’allitération en [l] qui relie les 3 substantifs ainsi rapprochés : « des lassos, du lierre des lutteurs couchés de la boue. »)

- 2ème phrase : « Ainsi » « alors » : c’est la conséquence de cette parole (« parler de »), une parole conventionnelle aboutirait à la stérilité, la sclérose, ce qui est suggéré par le polyptote : « sécherait » « sèche » avec le passage du conditionnel au présent dans la comparaison « dans mon livre » (on peut penser aux herbiers pleins de fleurs séchées). Association avec le matériel « sur le chemin » 🢥 mise en relation des mots avec la vie, « l’état plastique » laissé par « le dernier embourbé » (par exemple, « les charrettes hostiles », l.13)

cf. aussi dans le passage tronqué : « elle y sécherait plutôt. Elle meurt où elle s'attache. »

🢥 refus paradoxal de faire de la poésie tout en en faisant : ironie, humour (autodérision ?)

**⬧ l. 19 à 23 :**

**Mais comme je tiens à elle beaucoup plus qu'à mon poème, eh bien, je veux lui laisser sa chance, et ne pas trop la transférer aux mots. Car elle est ennemie des formes et se tient à la frontière du non-plastique8. Elle veut nous tenter aux formes, puis enfin nous en décourager. Ainsi soit-il ! Et je ne saurais donc en écrire, qu'au mieux, à sa gloire, à sa honte, une ode diligemment inachevée...**

Espèce de profession de foi, manifeste poétique paradoxal.

- « Mais » ⭢ passage de l’hypothèse (« si j'étais poète ») à l’effectif par le présent de l’indicatif : « je tiens », « je veux » ⭢ conviction et volonté du poète

C’est l’explication (via conjonction de subordination à valeur causale et temporelle « comme ») du refus de poétiser la boue car le poète clame son amour des choses « beaucoup » plus que des mots : « je tiens à elle beaucoup plus qu'à mon poème »

▷ Décision (interjection typique de l’oralité « eh bien ») de ne pas achever son ode : « ne pas trop la transférer aux mots ».

Explication encore avec la conjonction de coordination « Car » par l’opposition de la boue elle-même qui refuse « les formes » figées, qui se tient en équilibre à la « frontière », entre « plastique » (que l’on peut modeler) et « non-plastique » (que l’on ne peut plus modeler).

Le poète (« nous ») doit résister à la tentation de figer, de fixer les formes par les mots, en suivant la volonté contradictoire de la boue : « tenter » / « décourager »

▷ « Ainsi soit-il ! » Conclusion parodique traduisant la formule liturgique *Amen*, exprime que l’essence de la boue « être/soit » est de ne pas être.

Mais le discours argumentatif reprend :

« donc » // « enfin » : connecteurs logiques (abondant dans tout le texte) ⭢ logique singulière du raisonnement : dernière phrase subtile syntaxiquement et sémantiquement :

par la négation restrictive complexe, (« Et je ne saurais donc en écrire, qu'au mieux »)

par le pronom « en » (référent = « les formes » comme le « en » précédent)

par l’antithèse « à sa gloire, à sa honte » résolue par l’expression oxymorique finale « diligemment inachevée »

⭢ Comme la boue, la poésie « veut nous tenter aux formes, puis enfin nous en décourager »

▷ paradoxe final : le modèle de l’éloge paradoxal devient, par l’antithèse « à sa gloire, à sa honte », paradoxe de l’éloge.

▷« inachevée » = dernier mot, provocateur, du texte logiquement soutenu et prolongé, en point d’orgue, par les points de suspension.

🢥 Cette dernière phrase, dans son hésitation syntaxique et sémantique, se présente pourtant comme une conclusion logique, via les deux connecteurs logiques « Et » et «donc» ; elle est elle‐même conclue par un groupe nominal (« une ode diligemment inachevée ») renvoyant au titre en l’enrichissant : par l’adverbe «diligemment», le poète invite à lire le texte comme la démonstration de la nécessité d’une transformation de la poésie grâce à sa confrontation avec la complexité paradoxale de son objet. Le texte s’achève, de manière logiquement paradoxale, dans « l’inachevé ».

**Conclusion**

Le titre pouvait orienter le lecteur vers une parodie ludique, virtuose et provocante ; mais cette « ode » en prose, à la fois lyrique et argumentative, se révèle finalement comme un « art poétique » profondément subversif, s’inscrivant dans un ambitieux projet, poétique et humaniste : il s’agit de réparer la séparation entre l'homme et les choses, et entre les mots et les choses, en modifiant notre regard et en retravaillant opiniâtrement le matériau plastique de l’écriture. Ce projet est en soi un projet alchimique puisqu’il nous permet de voir l’or dans la boue. En revanche, il n’y a pas de transmutation et la boue reste la boue, toujours malléable et capable de métamorphose. « Le parti pris des choses », c’est laisser l’objet à sa place et aller vers lui, avec un regard neuf, sans préjugés. On pense évidemment au poème de Victor Hugo « J’aime l’araignée » duquel Ponge s’inspire. L’écriture dont il fait l’éloge, c’est une écriture capable de rester au plus près de ce qu’elle évoque. Cet éloge paradoxal, détournant la rhétorique de l'éloge, interroge le patrimoine poétique, prône une subversion du genre de l'ode, et plus généralement de la création littéraire.

\* \*

\*

**Un rapide plan possible de commentaire**

**I. Un éloge paradoxal**

A. La mise en scène du paradoxe

B. la rhétorique de l'éloge  
C. Vers une subversion du genre de l'ode ?

**II. Un art poétique**

A. La double nature de la boue, son sens propre et son sens figuré : chose et personne

B. Le rôle poétique de la boue  
C. La figure et le rôle du poète

**Questions de grammaire**

« Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux3 trop roué4 de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle5 à son gué6 opiniâtre7 la constance et la liberté guident nos pas ».

***Comprendre****: « dans les longs intervalles des charrettes hostiles, la constance et la liberté d'une sarcelle, opiniâtre à son gué, guident nos pas »*

**1.** Analyser la Première partie de cette phrase : « Quand… l’adore : »

**2.** Analyser le terme « desquelles »

**3.** Analyser l’expression « d'une sarcelle à son gué opiniâtre »

**1. Analyser la Première partie de cette phrase : « Quand… l’adore : »**

**- Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre**

Proposition subordonnée conjonctive introduite via conjonction de subordination « quand » ; CCT (complément circonstanciel de temps) du verbe principal (« adore ») ; VS = « devient »

[Notons l’ordre des mots insolite : ordre canonique = Quand le prochain devient plus sombre que les lointains]

**- et**

conjonction de coordination coordonnant les 2 propositions conjonctives compléments circonstanciels de temps

**- qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue**

Proposition subordonnée conjonctive introduite via conjonction de subordination « qu’ » ; CCT (complément circonstanciel de temps) du verbe principal (« adore ») ; VS = « fonde » ; sujet b « la pluie »

NB : anacoluthe « quand… et que »

[expansion du sujet « la pluie » = verbe au participe présent « battant », gouvernant lui-même une proposition infinitive / groupe verbal complément « jusqu’à meurtrir le sol »]

**- un regard pur l'adore**

Proposition principale ; VP « adore »

**2. Analyser le terme « desquelles »**

Pronom relatif ; a pour antécédent « charrettes hostiles » ; complément du nom « intervalles »

**3. Analyser l’expression « d'une sarcelle à son gué opiniâtre »**

- « une sarcelle » : complément des noms « constance » et « liberté »

- « opiniâtre » : adjectif qualificatif ; épithète détachée du nom « sarcelle »

- « à son gué » : complément de l’adjectif « opiniâtre »